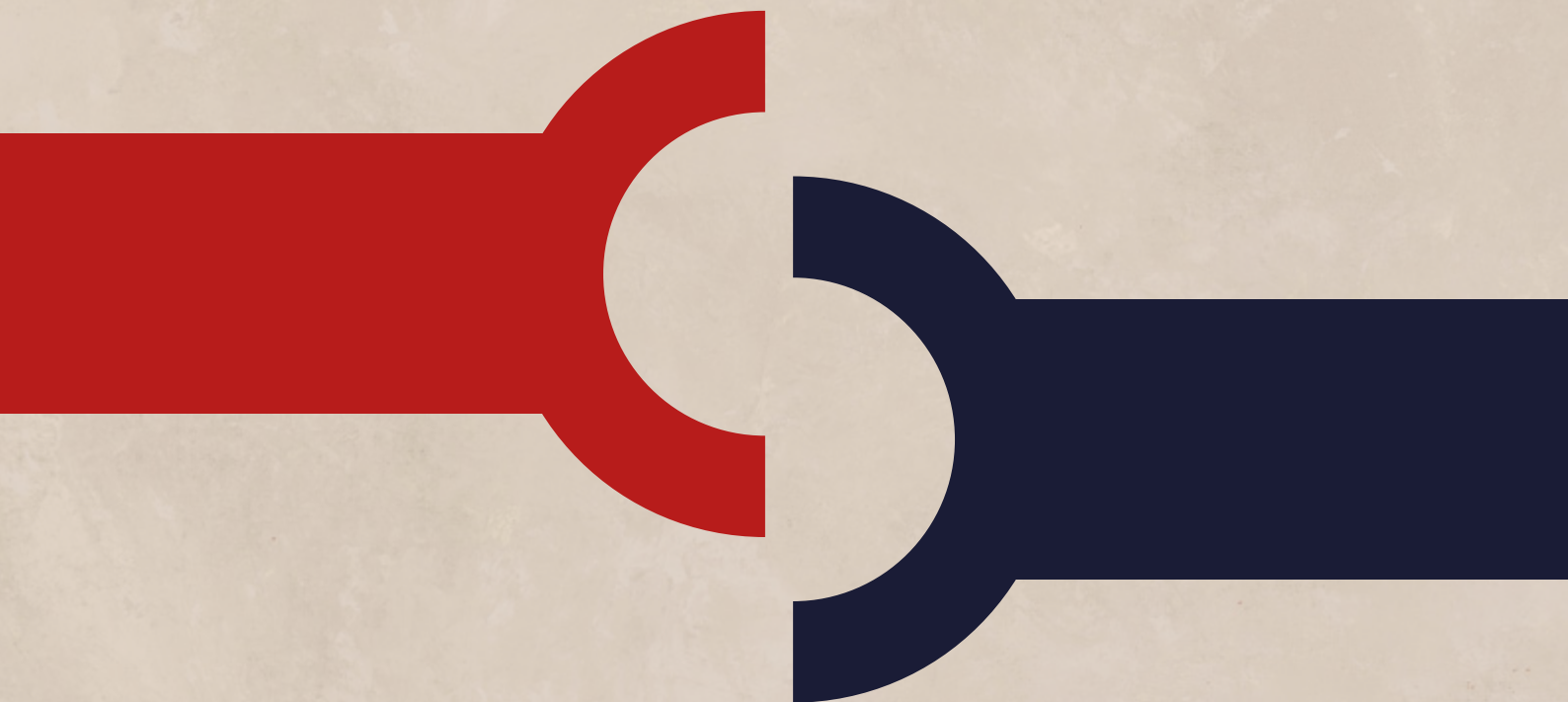


CONTEMPORANÉITÉ DES CONCEPTS DE *FATÉMA MERNISSI*

**CONFIGURATION DES ESPACES
PUBLIC ET PRIVÉ EN TEMPS DE
CONFINEMENT**

Aïcha Belarbi

Professeure, sociologue, écrivaine et
membre de la Chaire Fatéma Mernissi





Fatéma MERNISSI

CONFIGURATION DES ESPACES PUBLIC ET PRIVÉ EN TEMPS DE CONFINEMENT

Aïcha Belarbi

*Professeure, sociologue, écrivaine et
membre de la Chaire Fatéma Mernissi*

Le « Harem », pour Fatéma Mernissi, est un concept spatial, une frontière qui divise l'univers en deux : un espace intérieur féminin, caché et interdit à tous les hommes, à l'exception du maître, et un espace extérieur ouvert à tous, sauf aux femmes¹. Elle va plus loin, en s'appuyant sur *Lissan Al 'Arab*² qui définit (Harim adar) par « tout ce qui est intérieur et qu'on peut fermer à clé ».

Le « Harem », espace féminin par excellence, un dedans, muré, prohibé au public, autorisé par la loi sous conditions. Il était généralement le lot des familles royales, de l'aristocratie (théologiens, fonctionnaires du makhzen, gros commerçants) qui avaient les moyens d'enfermer épouses, *jawary* et enfants, de subvenir à leur besoins. Cette institution ne faisait d'ailleurs que renforcer leur statut et augmenter leur prestige et leur pouvoir. Les femmes vivant dans la précarité ou la pauvreté et qui étaient obligées de travailler pour survivre avaient un accès direct à l'espace public. La liste de professions féminines rémunérées³ établie par Prosper Ricard en est l'expression la plus éloquente.

Nombre d'études ethno-anthropologiques, sociologiques, voire économiques recourent à cette dichotomisation, déterminant des espaces différenciés, reliées aux spécificités de genre. L'espace privé décrit comme espace féminin, de claustration, de sauvegarde de la vie et de stabilité. L'espace public, celui de l'ouverture à l'extérieur, du savoir religieux et scientifique et la gestion des affaires publiques. Rappelons ici le double sens du terme *privé*, en tant que verbe « *priver* », synonyme d'appauvrir, démunir, dépouiller. Ibn Manzour rappelle que « *Hirm* » qui se dit « *Hirman* » signifie privation.

-
1. Fatéma MERNISSI, « Etes vous vacciné contre le harem. Editions le Fennec, casa, 1998, pp 14 / 16
 2. Lissan al 'Arab d'Ibn Manzour ; un des dictionnaires les plus célèbres de la langue arabe
 3. Prosper RICARD, « Les métiers manuels à Fès ». 1924 (data bnf.fr), p 211

Le schéma établi par P.J Thompson par référence à la légende grecque reproduit cette dualité où chaque espace est dirigé par un Dieu⁴ : le privé, par Hestia, déesse du foyer, sphère, de la matérialité, l'enfantement et l'affection ; c'est le monde de l'immanence et de la latence. L'espace public, propriété d'Hermeas, dieu de la communication, représenté par le philosophe, le politicien, l'homme de sciences qui s'engage dans les labyrinthes de l'intellect : c'est le monde du concret et du manifeste.

Or, ces deux sphères ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, le recours au concept de configuration utilisée par N. Elias, repose sur la théorie de l'interdépendance du social⁵ et nous permet d'expliquer les interactions entre vie privée et vie publique, par l'existence d'une structure de rapports de dépendance assimilable à un équilibre de tensions entre les parties. Concept riche et pertinent qui introduit l'idée d'un changement perpétuel, exige l'adoption d'une démarche diachronique, étant donné que ces espaces en mouvement, en interférences réciproques sont en permanence reconstruits.

Aussi, toute distinction entre eux s'avère factice ; ils sont à la fois dissemblables et interdépendants. La sphère privée reste ouverte à l'homme pour répondre à ses besoins quotidiens, (nourriture, repos, procréation). La femme, entièrement engagée dans la sphère publique, affirme sa présence sur le marché du travail, la vie politique ou le monde des loisirs. Reste que son intégration dans cet espace demeure mentalement mal assumée. On la perçoit souvent comme intrus, son corps est harcelé, son statut de citoyenne est amèrement reconnu.

On est donc en droit en cette période de confinement de poser des questionnements qui nous permettent de revisiter les interactions et les agencements entre ces deux sphères. Certes, la démarcation spatiale nous concerne au quotidien, elle est inscrite dans les schèmes mentaux des hommes et des femmes, même s'ils circulent avec aisance entre les deux espaces. Comment l'homme vit son enfermement à la maison ? Comment la femme accepte ce retour au foyer avec toute sa connotation liée aux fonctions domestiques non rémunérées ? Arrivent-ils à se créer un espace vital de convivialité et de bien être, en accord avec leurs besoins, leurs aspirations et leurs attentes, ou en font-ils un monde de mécontentement, de conflits et de tensions ?

Avec le confinement, l'homme maître de l'espace public se trouve incarcéré dans le foyer, il devient son lieu de vie, son bureau, son café, sa mosquée..... Etc. La femme pour sa part, habituée à travailler dehors se découvre pieds et mains liés à l'intérieur de la maison, il en est de même pour les enfants. Une nouvelle gestion du quotidien s'impose, quand la sphère publique se referme sur elle-même avec ses écoles, ses administrations ses sociétés, ses usines, ses lieux de restauration, de loisirs, de marche, un enfermement infligé et quasi inédit dans la vie de chacun.

4. P.J Thompson, Beyond gender », in 3The education feminist reader. Ed by Linda Stone. Routledge, NY /London 1994, p 184 / 194.

5. Norbert ELIAS, *Qu'est ce que la sociologie ?*, Presses-Pocket, Paris, 1993, p. 157.

De grands paramètres à rappeler, les gens vivent le confinement différemment en fonction de l'appartenance sociale, l'activité professionnelle, le type de logement, le nombre d'enfants à charge. Dans un grand logement, chacun s'isole dans sa chambre pour travailler, lire, chatter, le frigo est engorgé de victuailles, on peut avoir des repas collectifs, où couple et enfants se libèrent pour le préparer, ou chacun se sert à sa guise. Dans les zones de précarité, où sévit une grande promiscuité, liée au manque de moyens matériels, malgré toute la bonne volonté des différents protagonistes, les conflits apparaissent, la violence explose, contre femmes et enfants, voire les maris. L'espace privé devient un calvaire, mal supporté par petits et grands.

Les femmes actives ont tendance à s'acclimater davantage avec l'espace privé, même si le coût à payer est très cher en investissement travail domestique et en charge mentale. Au début du confinement, les retrouvailles avec chez soi, sans personnel de maison étaient presque une opportunité pour vivre une autre expérience familiale. A côté de son activité professionnelle que la femme peut exercer à distance, elle a le temps de visiter les coins et recoins de la maison, de remettre de l'ordre, de tester certaines recettes. Le mari et les enfants aidant, la famille retrouve harmonie, les liens se resserrent dans une grande expansion affective. On voit même apparaître des fragments de théorie attestant que le confinement est une régression pour l'émancipation des femmes, c'est un retour aux fourneaux, avec un regain de bien être domestique qui voit le jour.

Mais plus le confinement s'allonge, plus la femme s'épuise, le travail domestique répétitif, ardu, devient assommant, ennuyeux. L'homme de son côté se sent en manque de ses petits plaisirs quotidiens, café, bars, rencontres avec collègues, copains ou voisins, mosquée, sport ; le retour au foyer est vécu comme une sanction. Aimable, actif au départ, vite, il commence par lâcher. Il montre les premiers signes de lassitude et d'irritabilité ; aider à la maison s'avère abrutissant, prendre en charge les enfants, agaçant, faire l'amour moins attrayant. Il crie contre son épouse, (cuisine infecte, désordre, saleté), violente mère et enfants ou endeuille la famille par un silence qui abat tout le monde. « Un poisson hors de l'eau meurt, un homme sain obligé à s'enfermer dans la maison est un lion en cage qui se consume à petit feu » rapporte une femme cadre supérieure de l'administration.

Hors de son élément, il se met à chercher des subterfuges : passer plus de temps sur son PC, s'enfermer dans sa chambre, faire de longues grâces matinées ou user de tous les moyens pour communiquer avec ses camarades et des membres de sa famille. « Mon mari sort au moins deux à trois fois par jour, pour faire le marché quotidien, chercher des cigarettes ou acheter du doliprane » propos d'une secrétaire. « Mon mari quitte la maison à 15H pour rentrer à 18h avant le couvre feu, il se retrouve avec ses trois copains pour prendre un pot dans la cours de l'immeuble ou dans l'appartement de leur collègue célibataire».

Les hommes se sont aussi approprier les terrasses. Occupées par les femmes le jour, elles les reçoivent à la tombée de la nuit. Portant leurs masques, installés à des distances convenues

par les autorités, ils consomment des boissons avec quelques accompagnements. Les terrasses étaient aussi réquisitionnées comme lieu de prêche et de prières, mais vite les autorités de la ville sont intervenues pour expulser les occupants.

Dans ces rencontres, les hommes recouvrent leurs habitudes masculines : papotages, échanges sur travail et coronavirus, rire à gorges déployées, critiques sur les blagues relatives au confinement qui ont fusionné sur les réseaux sociaux. D'ailleurs, ces blagues avaient souvent pour objet la vie des ménages, elles tournaient en dérision les hommes, « leur ont porté le tablier et ont mis dans leurs mains le balai ; des êtres diminués qui demandaient à leurs épouses si leurs tâches ménagères ont été bien accomplies ». On a même rit des hommes avec les mains badigeonnées de henné à cause des crevasses causés par la lessive et la vaisselle. Les blagues sur les femmes n'en manquaient pas, les menstruations les avilissent, des boules de nerfs ambulantes, leur tempérament est mis sur la sellette, des femmes ogresses, colériques qui violentent les maris.

Des hommes mal à l'aise dans cet espace privé, mais des femmes aussi agacées et perturbées par cette présence masculine « il est devenu pesant, intervient dans les affaires qu'il ne maîtrise pas, m'empêche de me reposer, de voir mon feuilleton préféré, il s'immisce même dans le nombre de pains consommé ». Ne dit-on pas que « *arrajal fi dar, bhal demala fi dhar* » **l'homme à la maison est comme un furoncle dans le dos** ». **Le fait qu'il soit toujours derrière sa femme en train de la surveiller, de contrôler ses gestes et ses paroles est comparé à la souffrance d'un furoncle dans le dos qui vous tracasse la journée et vous empêche de dormir la nuit.**

Malgré la sortie de la femme dans le monde du travail, sa présence dans la vie politique, son intégration effective dans la sphère culturelle, on constate qu'au niveau des représentations sociales les lignes de démarcation entre public privé restent étanches. L'homme est perçu comme agent actif dans le monde extérieur, le chasseur, qui a besoin de grandes étendues pour se libérer, qui est obligé d'écouter sa voix, ses échos, porteurs de décisions, de lois, d'autorisations et d'interdictions, c'est ainsi qu'il peut montrer ses compétences, signes de sa puissance. Le mettre dans la corvée, sans répit, sans match, sans thé, sans apéritif, sans copains, lui demander de préparer des toasts pour les enfants est une atteinte à sa virilité.

La représentation de la femme, en terrienne, ayant un rapport étroit avec la matière, proche des enfants et des personnes âgées, ne cherchant que confort et stabilité ne fait que l'ancrer dans le foyer. Elle a la capacité, affirme-t-on, de tout programmer et suffisamment d'énergie pour mener plusieurs activités. Sa patience et sa vigilance sont respectivement reconnues pour répéter les tâches les plus ingrates et pour être à l'écoute des grands et des petits et se libérer pour reconforter son homme épuisé par le travail s'avère une norme. En contrepartie, elle n'attend de lui que protection, sécurité et amour, dont il est souvent, comme elles disent, avare ou incapable d'en dispenser.

Ces représentations distinctives ne font que maintenir les frontières entre public et privé alors qu'elles sont incertaines, voire en nette disparition dans la réalité. Aujourd'hui la sphère privée se trouve bousculée par l'investissement des femmes du secteur public, et par l'existence de « réseaux sociaux », nourris au quotidien par une quantité impressionnante de données personnelles, dont une partie à caractère très privé. N'est-on pas en train de construire un troisième espace de rencontre où hommes et femmes se retrouvent en citoyens, en amis, en groupe de pairs dans un véritable lieu dans lequel ils s'expriment librement, échangent sans censure et peuvent flâner hors frontières, un espace nouveau « ni complètement privé, ni complètement public », un espace entredeux.

C'est sur cet espace vital, qui permet aux gens d'interagir et de partager qu'il faut agir pour débattre des principes de démocratie, de droits humains, de développement et d'égalité hommes-femmes, pour déconstruire les stéréotypes relatifs au genre, et pour faire en sorte que cette dichotomisation « public/ privé », qui n'existe que dans les têtes, s'amenuise pour que l'homme et la femme s'approprient les deux espaces, s'acceptent dans l'un et l'autre, détruisant toutes les barrières qui les ont séparées, qui ont perpétué la discrimination, qui ont divisé la société en « dominants/ dominés », en dirigeants et gérants des affaires publiques et dirigées recluses, génitrices, maitresses de maison. Des représentations qui doivent subir de grandes mutations ; on sait que le processus est très lent, mais il a été bien enclenché avant le confinement. L'espace privé deviendra t'il un « cadre dépassé », le « Harem », un reliquat du passé, exclu du langage commun, laissant place à un espace social vital : espace de convivialité, de partage et du vivre ensemble.

COMMENTAIRE N°1

Mustapha Kebir Ammi

Ecrivain

Texte qui s'insinue avec brio dans l'air du temps pour proposer une nouvelle grille de lecture du monde, analysant cette interdépendance de l'espace public et l'espace privé. Le rapport homme/femme est bousculé et ressort de cette analyse comme du cœur d'un miroir qui livre, bien malgré lui, une part cachée de nous-mêmes.

Le confinement a rebattu les cartes. Il nous oblige à un désaveu de nos habitudes accumulées, à reconsidérer notre aire de jeux et les rapports que nous entretenons depuis la nuit des temps. Il n'y a plus un espace dévolu, spécifique, à l'homme et à la femme, mais des espaces que l'un et l'autre occupent, contraints et forcés.

Belle réflexion sur les lignes qui bougent, sur le monde à venir. Un regard empreint d'humour subtil que l'auteur pose sur la zone de turbulences inédite que nous traversons.

COMMENTAIRE N°2

Chamsaddoha Boraki,

Professeure de l'Enseignement Supérieur. Université Abdelmalak Assaadi, Tanger

Ce texte a déclenché en moi une tourmente : ce confinement qui efface les lignes de démarcation entre le privé et le public, entre le réel et le virtuel, entre le possible et le probable, entre l'intime et l'ex-time, ce confinement là me renvoie à une phobie originelle, celle de l'emprisonnement. Oui, tu penseras peut être que j'exagère, mais non quand une amie à moi fut jetée en prison dans les années 1975, je ne comprenais pas pourquoi on peut punir ainsi une adolescente qui lisait les mêmes livres que moi, pensait la même chose que moi, rêvait du même monde que moi. Alors par peur, je me suis tue. Mais il m'arrivait assez souvent d'être dans la même prison qu'elle, juste pour fuir la lourde violence dès « qu'il le faut ».

Passes le temps et change la vie mais la peur est toujours là qui se nourrit d'une culpabilité protéiforme : de dieu du « qu'on dira t-on », du système, de l'avenir et là.... d'un virus invisible à l'œil nu !

Et si ce virus n'était qu'un prétexte, dont se sert le système pour reconfigurer la place des humains, hommes et femmes dans les espaces ? Et comme on ne peut penser l'espace sans penser le temps, quel est alors celui du confinement ? Merci chère amie d'avoir ouvert cette parenthèse.

COMMENTAIRE N° 3

Sanae Ghouati

Professeure de l'Enseignement Supérieur. Université Ibn Tofail, Kénitra

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le texte intitulé *Contemporanéité des concepts de Fatéma Mernissi*, « *Configuration des espaces public et privé en temps de confinement* » du professeur Aicha Belarbi où elle analyse l'occupation de l'espace en ces temps de confinement. Elle remonte à la dichotomisation de l'espace chez Fatéma Mernissi, avec sa notion de « Harem » qui lui a permis de distinguer deux espaces : Un espace privé, essentiellement féminin caractérisé par l'enfermement et la claustration et un espace public ouvert, occupé principalement par les hommes. Ce découpage de l'espace remonte à très loin, selon P. J Thompson qui s'est intéressé à la légende grecque où les espaces privés et publics sont gérés par des divinités différentes. Or ces deux sphères longtemps dissociées entretiennent des relations d'interaction entre elles comme le souligne R. Elias. Ainsi toute distinction entre ces deux sphères s'avère factice car ils sont à la fois dissemblables et interdépendants. La sphère privée reste ouverte à l'homme car il y vit lui aussi et la sphère publique est ouverte à la femme qui a envahi le marché de travail.

Avec le confinement, cette séparation est devenue quasiment caduque car l'homme s'est rabattu sur l'espace privé qui devient son espace de travail, son lieu de vie et de divertissement. Cette nouvelle situation a obligé les femmes et les hommes à revoir leur rapport à l'espace. La condition sociale des confinés peut rendre la cohabitation difficile comme elle permet une redistribution de l'espace privé de sorte à régler les questions de la cohabitation permanente.

L'approche du confinement par le biais de l'occupation de l'espace est fort intéressante et madame Belarbi a mis le doigt sur tous les problèmes de cohabitations que ce confinement a permis d'observer dans différentes classes sociales.

COMMENTAIRE N°4

*Nouzha Guessous*⁶

On ne naît pas homme, on le devient !

Les règles sociales d'attribution des rôles et d'organisation des espaces privés et publics touchent à tous les domaines de la vie individuelle et collective. En perpétuel mouvement et réorganisation, elles évoluent avec les évolutions économiques, politiques, socioculturelles et juridiques.

Si le harem historiquement oriental, tel que décrit par Fatéma Mernissi dans son roman « Rêves de femmes »⁷, en tant qu'espace physique où les femmes étaient enfermées pour être à l'abri du regard, donc du désir des hommes, a disparu de la scène familiale de nos sociétés d'aujourd'hui ; sa part symbolique invisible⁸ persiste sous des formes et déclinaisons différentes, et avec des prolongements insidieux dans tous les aspects de la vie et des droits des femmes dans toutes les sociétés patriarcales. Dit autrement, un harem symbolique universel s'est substitué au harem physique oriental.

A y regarder de près, les codes de vie et de comportement ainsi que les tâches assignées aux femmes des harems physiques historiques se prolongent encore aujourd'hui à des degrés divers dans l'espace public qu'elles ont massivement investi depuis plusieurs décennies. Les femmes se retrouvent surtout dans les fonctions d'éducation ou de soins, et dans les métiers manuels liés à l'alimentation et au textile. Partant de leur capacité biologique de procréation et d'enfantement, un processus de socialisation a culturellement assigné les femmes à ce rôle de procréation notamment en les confinant à l'intérieur des maisons. Le besoin de reproduction de l'humanité a abouti à ce que Bourdieu⁹ qualifie de '*socialisation du biologique*' et de '*biologisation du social*' qui ont permis la construction sociale universelle d'assignation des femmes à l'enfantement et aux tâches à y afférentes à l'intérieur de l'espace domestique. Ainsi, l'homme s'octroyait l'exclusivité de l'espace extérieur, celui du pouvoir, du marché et du savoir. Bourdieu ajoute que ce renversement de la relation entre la cause biologique (la capacité d'enfanter) et ses effets sociaux (la nécessité de nourrir, s'occuper, et apporter les soins aux enfants) a progressivement « *transformé l'arbitraire culturel en naturel* » à la base de la domination masculine qui est et reste universelle. Longtemps acceptée par

6. Professeure de l'Université Hassan II de Casablanca (Maroc), chercheuse en droits des femmes / droits humains et en bioéthique ; titulaire de la chaire Averroès de l'IMÉRA-AMU pour l'année académique 2019-2020 et membre fondatrice de la chaire Fatéma Mernissi. Ex- membre de la Commission royale consultative chargée de la révision du Code de la famille (2001-2003) et Ex présidente du Comité international de bioéthique de l'Unesco (2005-2007). Essayiste auteure de chroniques et de tribunes de presse sur les questions de droits des femmes et de bioéthique et co-auteure de livres collectifs. Email : nouzhaguessous@gmail.com

7. Fatéma Mernissi, *Rêves de femmes, une enfance au harem*, roman publié en anglais (1994), puis en français (1996) et en arabe (1998) ; traduit depuis dans une vingtaine de langues. Dernière édition 2016, Le Fennec

8. Fatéma Mernissi, *Chahrazad n'est pas marocaine. Autrement elle serait salariée !*, Ed. Le Fennec, 1988

9. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, 1998, Ed. du Seuil

les femmes, cette domination vient illustrer *la transformation d'une loi sociale en loi naturelle incorporée*, ce qu'il qualifie de « *soumission des femmes* » à l'arbitraire culturel construit par et pour le patriarcat¹⁰.

Si aujourd'hui comme l'écrit Aicha Belarbi, la distinction entre espaces privé et public devient factice du fait de leurs interdépendances, il n'en demeure pas moins que même lorsque les femmes investissent le marché du travail et la sphère publique, l'exécution, l'organisation et la gestion de l'espace domestique reste de leur fait, ou au mieux de leur responsabilité. Et c'est par là qu'elle nous ramène au contexte actuel inédit de confinement de tous, hommes, femmes et enfants dans l'espace domestique imposé depuis 3 mois par la pandémie Covid. Subitement, l'espace intérieur, habituellement occupé et géré par les femmes devient en permanence « encombré » par tous les membres de la famille et les tâches domestiques des femmes s'en trouvent augmentées, en plus d'être doublées par le télétravail et l'accompagnement de l'enseignement à distance des enfants. Sans que nous ne soyons égaux face aux conditions physiques de ce confinement pas plus que face aux risques de la maladie et de la mort, cet « embouteillage spatial » est venu crier à la face de la famille à quel point ces tâches domestiques socialement assignées aux femmes sont lourdes et combien il est injuste que la société et ses lois notamment le Code de la famille ne les prend pas en compte comme participation à l'entretien matériel et à la constitution du patrimoine familial.

Enfin, ce confinement devrait nous donner à reconsidérer ladite nature masculine ou féminine comme résultat de la culture. '*On ne naît pas femme disait Simone de Beauvoir. On le devient*' : Par l'appel et l'exigence des mères vis-à-vis de leurs filles de « donner un coup de main au ménage, d'apprendre à faire la cuisine, et à servir 'la famille' » c'est-à-dire ses hommes, pères, frères, oncles etc.

Avec tout le respect que je dois à Simone de Beauvoir, j'ajouterais qu'« *On ne naît pas homme, on le devient* ».

Et si les femmes et les mères saisissaient ce confinement pour appeler maris, fils et frères à *donner un coup de main au ménage, apprendre à faire la cuisine et à servir « la famille », avec ses femmes et ses hommes ?*

On aurait ainsi atténué cette répartition injustement « genrée » des espaces privés et publics, et œuvré à la complicité, la solidarité et la paix des ménages du futur.

10. Ibid

RÉFLEXION N°5

Sanaa Alami Afilal

Directrice communication, OCP

Super texte ; pour ma part, j'aurai bien vu une analyse sur les « tentatives malheureuses » des hommes dans un espace privé, est ce des tentatives de réappropriation d'une autre forme de pouvoir, le pouvoir traditionnel de l'homme qui travaille dehors étant remis en cause ?

Economi
 **HEM RESEARCH CENTER**